



L'IMPENSÉ DE LA THÉORIE HÉGÉLIENNE DE L'HISTOIRE

Dimitri OVENANGA-KOUMOU

Université Marien Ngouabi (République du Congo)

dimitriovenanga@gmail.com

Résumé : L'histoire possède une avance sur l'homme. Elle est faite en amont et celui-ci n'a pour action que celle qui consiste à accompagner son cours. Ce qui est le point de vue de Hegel qui en fait une théodicée, c'est-à-dire une présence et une affirmation de Dieu. Elle n'est, à ce moment, pour le faible homme, qu'une activité qui lui est inconsciente. Mais, si l'histoire lui échappe effectivement, c'est parce que Dieu lui a refusé la connaissance d'accès car, en tant que pourvoyeur universel, Il pouvait le doter des facultés nécessaires pouvant faire qu'il ne soit pas déphasé par rapport à son histoire. Ni ce fait, ni les racines avec la pensée stoïcienne, ne sont nullement référées par Hegel dans sa théorie.

Mots-clés : Histoire, Dieu, homme, a priori, stoïcisme

THE UNTHOUGHT OF THE HEGELIAN THEORY OF HISTORY

Abstract: History is one step ahead of man. It is done upstream and its only action is to accompany its course. Which is Hegel's point of view which makes it a theodicy, that is to say a presence and an affirmation of God. It is, at this moment, for the weak man only an activity which is unconscious to him. But, if history actually escapes him, it is because God refused him access to knowledge because, as universal provider, He could endow him with the necessary faculties capable of ensuring that he is not out of phase with to its history. Neither this fact, nor the roots with Stoic thought, are in any way referred to by Hegel in his theory.

Keywords: History, God, man, a priori, stoicism

Introduction

Pensée d'après laquelle l'histoire converge vers un terme final, toute philosophie de l'histoire, quelle qu'elle soit, cherche à découvrir l'ordre proprement secret, qui sous-tend ou préside au développement de l'humanité tout entière. Elle établit que l'histoire ne peut que posséder un sens, sens auquel on donne souvent plusieurs fondements. S'inscrivant dans cette même logique, celle de Hegel n'est pas découverte par lui en solitaire, mais serait suspectée d'avoir de véritables ramifications avec celle plus lointaine rapportée au stoïcisme.

Le choix de ce thème d'article s'explique par le fait que nous voudrions comprendre ces différents rapports qui existent entre cette théorie de l'histoire, telle qu'elle se structure chez Hegel, et plusieurs autres théories sur la même question et voir en quoi précisément tient l'originalité de ce philosophe sur cette question. Si

l'histoire chez lui est entièrement traversée par l'œuvre de Dieu ou de la Raison comme il l'appelle, reste à savoir si ce dernier ne cache absolument rien à l'homme qui se trouve être portant son image. L'homme est un acteur totalement inconscient de sa propre histoire. N'est-ce pas Dieu lui-même qui lui fait ignorer cela même, étant donné qu'il est le maître suprême des temps et des circonstances ? Pourquoi Hegel ne le dit-il pas en effet ? Est-ce ce qu'il ignore à son tour lui-même ? Est-ce parce que Dieu ne pouvait pas donner une connaissance à priori de l'histoire à sa créature qu'il l'a abandonné dans cette ignorance ? Il faudrait peut-être penser qu'il ne l'a pas simplement voulu. Ou encore, il serait possible de penser à une sorte de mauvaise foi de la part de Dieu. Les réponses à ces questions feront assurément, du texte de Hegel sur l'histoire, un palimpseste sous lequel peut-être, on retrouvera quelques non-dits ou plutôt quelques hypothèses cachées.

L'intérêt de cette thématique se trouve dans le fait qu'elle met sur chantier une autre qui attire l'attention de tout le monde, jusqu'aux chrétiens : la question de l'homme image de Dieu.

Par la méthode analytique, nous ferons l'exégèse des thèses principales de cette élévation de l'histoire à l'œuvre de la divinité, afin de voir si plusieurs d'entre elles, qui ne seraient que leurs ramifications, ne nous rappellent pas d'autres thèses antérieures.

1-L'histoire comme a priori

La pensée philosophique a élaboré plusieurs conceptions de l'histoire. Ces conceptions, différentes d'un philosophe à un autre, recherchent le plus généralement le soubassement sur lequel se fonde le cours des événements, étant donné que l'histoire est principalement axée sur leur sens. Il y a des auteurs qui trouvent ce fondement dans l'atelier individuel, d'autres par contre l'attribuent aux plans supérieurs, c'est-à-dire à la divinité en tant que telle. Dans ce dernier cas est affirmé la similitude entre l'histoire et ce qui s'apparente à une vérité connue d'après des données antérieures à l'expérience. Elle serait dans ces conditions, une idée préconçue. La philosophie hégélienne de l'histoire qui pense avec insistance la présence, l'affirmation et la puissance de Dieu dans l'histoire, est proprement à classer, sans hésitation, dans ce dernier registre. Pour Hegel en effet, on peut le dire dès ce début, il n'y a absolument aucune histoire qui n'obéisse à un plan a priori, c'est-à-dire à un programme déjà établi d'avance. Cela revient à dire qu'elle n'est construite que depuis le ciel et pour cette raison, ne peut que s'accomplir de manière nécessaire car il n'y a pas d'obstacles au plan divin. Ce plan qui ne peut, à son tour, être fondé en raison. Dans cette logique effectivement, tout ce que l'homme est en mesure de réaliser ici sur terre, a été prévu ainsi par l'ingéniosité de la gouvernance divine.



Par conséquent, c'est justement parce que Dieu est fondamentalement au cœur de l'histoire, que l'on se trouve dans l'obligation de parler d'elle chez Hegel comme d'une théodicée. Œuvre de Dieu, l'histoire ne peut être ramenée aux malheureuses actions humaines qui ne sont que de simples labyrinthes.

Que l'histoire universelle est le cours de ce développement et le devenir réel de l'Esprit sur le théâtre changeant de ses histoires – c'est là la véritable Théodicée, la justification de Dieu dans l'histoire. La seule lumière qui puisse réconcilier l'esprit avec l'histoire universelle et avec la réalité, est la certitude que ce qui est arrivé et arrive tous les jours, non seulement ne se fait pas sans Dieu, mais est essentiellement son œuvre (G. W. F. Hegel, 1987, p. 346).

Y a-t-il à ce moment-là une petite confusion subreptice avec la religion, centrée sur les mêmes bases ? Si, pour une raison toute simple d'ailleurs. C'est que la religion chez Hegel est ce qui tire l'homme vers l'esprit absolu. Si l'histoire est l'ouvrage de Dieu et qu'elle est comme imposée de l'extérieur à l'homme, il suffit de comprendre que la religion chez ce philosophe demeure proprement opposée au savoir immédiat afin de penser que les deux domaines sont liés. Ici, ce que l'on sait ne signifie absolument rien. Dans sa logique, l'homme pratique l'histoire sans en être véritablement au courant. Dans la même logique, avoir un sentiment religieux, c'est communiquer avec un objet qui nous dépasse, mais auquel nous nous rapportons. Fonctionne-t-elle exactement comme une ascèse à ce moment-là ? En effet, on peut le soutenir, car il y a une sorte d'ignorance générale dont est victime l'homme, et dans le monde de l'histoire qui ne dépend que de la magistrature suprême, et dans celui de la religion qui est le seul chemin qui conduit aux vérités éternelles, toujours imagées et fugitives. Les deux mondes sont ceux dont la forme a été donnée du haut des cieux, indépendamment de toute volonté humaine. Ils sont des a priori. Tout ce qui s'accomplit ici sur terre, s'accomplit ainsi que parce que voulu et décidé de cette façon par Dieu. L'homme lui, assiste en simple spectateur et subit.

L'objet est la religion, et cet objet est l'objet le plus élevé qui puisse occuper l'homme, c'est l'objet absolu. Il est la région de l'éternelle vérité, de l'éternelle vertu – la région où toutes les énigmes de la pensée et toutes les contradictions, où toutes les douleurs de l'âme doivent se montrer dénouées, dissoutes ; c'est la région de l'éternel repos, ce qui fait que l'homme est homme. L'homme est en soi esprit : c'est de cette détermination que procède la trame infinie de l'activité et des jouissances humaines ; et tout ce qui pour l'homme comporte valeur et considération, et dont il pense faire l'assise de sa gloire et de sa fierté, tout cela trouve son centre ultime dans la religion, dans la pensée, dans la conscience de Dieu, et dans le sentiment de Dieu. Dieu est le commencement et la fin de tout (G. W. F. Hegel, 1996, p. 57-58).

Comme celui qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes, Dieu n'est qu'un objet représenté et reproduit vaguement par l'imaginaire de l'homme.

C'est ce qui précisément, fonde notre ignorance à son égard et à l'égard de tout ce qu'Il fait. D'où le caractère a priori de l'ensemble de ses œuvres.

À ce stade et suivant ces considérations, l'homme n'est-il pas dépossédé de tout pouvoir ? Devant les mystères de la divinité et l'absolue grandeur de ses œuvres, il n'a effectivement aucun savoir du sens de sa propre vie et, sur le cours des événements historiques en tant que tels, il ne s'en imprègne qu'après coup, car il ne peut en rien, ni les refouler ni les modifier. Lorsque l'homme agit sur la nature en vue de satisfaire ses besoins, son objectif ne peut être vraiment atteint que si par heureux coup de hasard, il s'est inscrit sur la même trajectoire que celui fixé a priori depuis le ciel. Pour une raison toute simple. Non seulement, Dieu est doté du pouvoir qui puisse lui permettre de donner une essence a priori aux événements, mais aussi il gêne ou facilite ceux proposés par l'homme. Ce que nous faisons est totalement traversé par son entière volonté. Notre travail en réalité est, en amont, son travail, pour cette raison. Cela revient à dire que toute révolution sociale sur terre ici, ne peut être possible que si et seulement si, elle est comme validée et autorisée avant son expérience, par lui. Herder (1962, p. 153) écrit à ce propos :

Le merveilleux enchaînement qui semble régner dans le développement et la transmission d'une période à une autre de ses inventions, la façon étrange dont l'une limite et tempère les faits de l'autre, tout cela fait partie de la direction que d'en haut Dieu imprime à notre espèce et qui constitue la véritable philosophie de son histoire.

Comme pour dire que dans l'histoire de la société, les hommes qui agissent en voulant donner une direction aux événements afin d'en profiter pleinement, ne sont pas nécessairement ceux qui sont pourvus de conscience et armés de réflexion. Rien et peut-être même absolument rien ne se produit suivant notre volonté. A ce moment – là, celui qui mérite d'être nommé grand homme, celui qui a l'habitude de prédire les événements, n'est somme toute pas celui qui a fourni ses propres efforts et doit en être fier, mais celui qui a été fait ainsi par la divinité. Sa vision n'est que celle que trace des cieux le très haut, lui qui est en surplomb de tout. Ce qui surprend dans l'histoire, ne surprend que l'homme uniquement. « Ce qui est hasardeux à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin » (J. B. Bossuet, 1961, p. 1025). La seule histoire vraie est, non seulement celle qui est décrite par Dieu dans son discours, mais aussi celle qui porte réellement les traces de sa main. Il faut donc dire qu'avec Hegel, l'histoire ne se conjugue qu'au passé parce que Dieu est toujours en avance par rapport à notre temps. L'homme ne marche qu'à reculons et n'est au courant de ce qui arrive, qu'a posteriori.

Le caractère a priori de l'histoire se prouve aussi par le fait que son accomplissement est complètement rationnelle. Cette rationalité se lit à partir de l'ordre qu'on y trouve et qui ne peut être tordu par aucune force extérieure, étant



donné que les actions de Dieu s'effectuent sans accro. Elle se montre encore par le fait que ses actions ne vont aucunement dans toutes les directions, comme celles de simples hommes qui ne peuvent qu'être comparées à de grands labyrinthes, des chemins sans issus où, lorsqu'on y rentre, on se perd immédiatement. Si les projections de l'homme sont hautement désordonnées parce qu'elles sont proprement contingentes, peuvent ou ne pas se réaliser, celles de la Raison suivent un cours imperturbable et véritablement linéaire. Rationnelle et donc a priori, l'histoire est de part en part gouvernée par l'intelligence divine, absolue. Le hasard ici n'est qu'un simple et grand mythe. « La seule idée qu'apporte la philosophie est la simple idée de la Raison - l'idée que la Raison gouverne le monde et que par conséquent l'histoire universelle s'est-elle aussi déroulée rationnellement » (G.W.F. Hegel, 1965, p. 47). Autrement dit, elle ne peut se réaliser que de manière nécessaire, sans être empêchée de l'extérieure d'elle-même. De toutes les façons, elle est le fruit de la plus haute intelligence qui existe.

Expression certes de la raison, l'histoire est toutefois accomplie par les hommes avec leurs passions et instincts, pour leurs intérêts particuliers. Seulement c'est la Raison elle-même qui laisse les hommes agir avec leurs passions, puisqu'elle sait que ce qui va se réaliser, au bout du compte, c'est le bonheur de l'humanité, car la stupidité et la folie en dévastant la terre dévastent elles-mêmes, ruinent elles-mêmes. Qui ignore que les maîtres de violence finissent par périr de violence. La violence finit par s'exercer à l'endroit de soi. D'où l'expression ruse de la Raison, définie comme le fait qu'elle laisse agir à sa place les passions. Les hommes ne sont donc que des moyens par lesquels, la Raison accomplit ce qu'elle veut. Ce qui revient à dire que ce qu'elle veut est déjà ficelé, avant même qu'elle le fasse porter sur le dos de l'instrument homme. Mais, ce que Hegel laisse dans l'ombre, c'est le fait que Dieu, en tant que Créateur, abandonne de manière volontaire l'homme dans cette ignorance de toute la réalité historique pour en faire effectivement une marionnette, car il n'est que son image, non son alter ego.

À priori encore, l'histoire l'est parce qu'elle est téléologique, c'est-à-dire qu'elle s'achemine vers une fin bien déterminée, non connue par les hommes. C'est effectivement à la suite de l'ignorance de cette fin de l'histoire que ces derniers sont pris pour des acteurs inconscients. Existant déjà, elle nous échappe. Si elle nous échappe en effet, c'est parce que Dieu n'a pas voulu nous le faire savoir : ce que Hegel ne dit pas.

Dans cette perspective, l'histoire précède véritablement l'homme qui ne fait que subir le coup et en assister en simple spectateur. Tout ce qui se fait sur terre dépend entièrement de l'ingéniosité divine. « Dieu gouverne le monde, le contenu de son gouvernement, l'accomplissement de son plan est l'histoire universelle » (G. W. F. Hegel, 1965, p. 100). Cette puissance de l'action de Dieu qui fait ignorer tout de l'histoire à

l'homme, nous aide à affirmer, à notre tour, tout en signalant que cela n'est pas contenu dans le discours de Hegel, à mettre en doute la thèse de l'homme image de Dieu, car nous hommes, si nous étions faits à sa ressemblance, nous ne serions en rien déconnectés de la réalité historique en tant que telle.

Telle qu'elle se structure chez lui, l'histoire ne peut nullement être prise pour une science qui appartienne en propre à l'homme, elle qui se caractérise principalement par une reconnaissance de ce sur quoi elle aboutit. L'histoire n'est en effet que la science de Dieu lui-même. Si la science est en avance sur l'expérience, Dieu est à son tour en avance sur l'histoire. C'est ce que Hegel devrait, suivant la logique de son propos, ajouter normalement.

2-Du plan caché de Dieu

S'il est vrai que chez Hegel, le sens de l'histoire est fixé en amont et ne peut en rien, subir un quelconque changement, il est aussi vrai qu'il est ignoré, même fortement par l'homme qui le réalise. Mais, ce qu'il ne dit pas et qui interpelle notre humble conscience est que, c'est bel et bien Dieu lui-même qui fait ignorer ce sens à l'homme, car s'il le voulait, il pouvait nous faire savoir ses voies, en tant que maître de tous les temps et de tous les méandres. Il fait et de manière volontaire, échapper l'histoire à l'esprit de sa créature l'homme. Alors qu'il est dit qu'il nous fait à sa ressemblance, une ressemblance de simple façade donc. À ce moment-là, il est possible de parler, sans craindre de se tromper et sans peur, d'un petit égoïsme avéré de la part de l'étant suprême. Si l'homme est son image et si l'image est une sorte de représentation d'une chose, celle-ci est vue par celle-là. Or, incapable de savoir ce que sont les événements historiques, l'homme ne mérite pas à ce instant, contrairement aux considérations de départ, être pris pour une image de la divinité. Une image ne peut pas ne pas être le substitut de ce qu'elle représente. Sauf à penser que la théorie de l'homme image de Dieu est hallucinatoire, ce que nous ne pouvons, en aucune manière croire. Si par ailleurs, Dieu est la cause extérieure profonde de tout ce qui existe sur terre et s'y fait, il est incontestable que toute connaissance ou toute forme d'ignorance dans lesquelles l'homme est censé être placées, viennent de lui.

Si l'homme qui ne poursuit et ne veut réaliser que ses intérêts particuliers, finit malgré tout par accomplir plutôt, à son insu, ceux non projetés de la communauté tout entière, il faudrait dire que Hegel ne signale pas, dans son propos que cela a le visage d'un vrai piège tendu par le Créateur à la défaveur du faible homme. Comment Dieu, pris unanimement pour pourvoyeur universel, peut-il laisser au fond l'homme, son image pourtant, aller vers de murailles qui se retournent contre lui-même ? L'homme qui, paraît-il, est à sa ressemblance, ignore beaucoup de secrets. Cette intelligence cachée de la part de cet étant supérieur, laissant l'homme faire un chemin dont l'issue est l'opposé de ses projets, intelligence traduite par Hegel en terme de ruse, est signalée bien avant par G. Vico (1963, p. 86) :



Par un effet de leur nature corrompue, les hommes toujours tyrannisés par l'égoïsme, ne suivent guère que leur intérêt ; chacun voulant pour soi tout ce qui est utile sans en faire part à son prochain. Ils ne peuvent donner à leur passion la direction sanitaire qui les rapprocherait de la justice. Partant de ce principe, nous établissons que l'homme dans l'état bestial n'aime que sa propre conservation. Il prend femme, il a des enfants et il aime sa conservation en y joignant celle de sa famille ; arrivé à la vie civile, il cherche à la fois sa propre conservation et celle de la cité dont il fait partie. Lorsque les empires s'étendent sur plusieurs peuples, il cherche avec sa conservation celle des nations dont il est membre ; enfin quand les nations sont liées par des rapports, il embrasse dans un même désir sa conservation et celle du genre humain. Dans ces circonstances l'homme est principalement attaché à son intérêt particulier. Il faut donc que ce soit la providence elle-même qui le retienne dans cet ordre de choses et qui lui fasse suivre dans la justice la société de famille, de cité et enfin la société humaine.

Contrairement à cette théorie de l'homme image de Dieu, celui-là est un être de basse nature qui ne peut nullement obtenir ce à quoi sa propre volonté aspire.

La théorie du principe de raison suffisante chez Leibniz pour laquelle rien n'existe dans le monde sans une raison qui l'explique aide à comprendre que si l'homme est déphasé par rapport aux événements du monde, cela est proprement lié à certaines raisons et la raison supérieure se trouve être Dieu lui-même. Suivant les règles du principe de raison suffisante qui est le principe supérieur dans l'ordre des principes, il est la cause qui explique l'ignorance de l'histoire dont est victime l'homme.

En effet, pour ce principe cher à la philosophie, toutes les choses qui sont, tous les êtres sans distinction qui existent, toutes les positions, tous les errements et égarements dont l'homme est victime, sont le fait exclusif de l'œuvre de l'étant suprême. Dieu est pour ainsi dire la raison unique par laquelle nous comprenons pourquoi ils sont tels qu'ils sont et non pas autrement. Ce qui revient à dire précisément que rien n'est gratuit, tout est fondé. Si l'on considère que l'existence n'a pas de raison (ce qui serait carrément contraire aux exigences du principe de raison), on doit alors affirmer et soutenir qu'elle est inexplicable. Ce principe se vérifie tant du côté du raisonnement où n'est vrai que celui qui est fondé, que du côté de la réalité, où il n'est pas d'évènement réel qui ne se fonde dans une raison d'être. Leibniz qui n'hésite pas à classer ce principe parmi les plus grands, pense qu'il est celui « en vertu duquel nous considérons qu'aucun fait ne saurait se trouver vrai ou existant, aucune énonciation véritable, sans qu'il y ait une raison suffisante, pourquoi il en soit ainsi et non pas autrement. Quoique ces raisons le plus souvent ne puissent point nous être connues » (G. W. Leibniz, 1991, p. 141). Il est vrai, à la lumière de ce texte de Leibniz, que ce qui est vrai ou existant ne l'est que dans la mesure où et pour autant qu'il possède la raison ou la cause qui l'explique. Si tel est effectivement le cas, nous sommes sachant quand Dieu notre créateur le veut bien, et nous sommes ignorant, même de notre propre

histoire comme le dit Hegel dans sa théorie, quand il le veut bien évidemment. Nous avons bien voulu risquer cette exégèse qui prolonge en réalité le texte hégélien.

Cet art, il faudrait le dire assez clairement, qui a consisté pour Dieu à cacher complètement le plan de l'histoire à l'homme qui n'est chargé que de l'appliquer aveuglement, à son tour grandement réduit le degré de la bonté et de l'amour de Dieu envers sa créature. Il prouverait sa bonté et son amour à son égard, s'il l'avait pourvu du pouvoir de lire à l'avance les événements, pour prouver au monde qu'il l'a fait à son image et à sa ressemblance. Dans la logique des choses, on ne peut rien cacher à celui qu'on aime. Celui à qui on a caché certaines choses se perd et peut se cogner contre un obstacle et se faire du tort. Pourquoi alors parler d'une quelconque infinitude de l'amour de Dieu envers le monde qu'il a créé ? Sauf à croire que cet amour est simplement fantaisiste. Cela participe également à l'impensé de la théorie hégélienne de l'histoire. Hegel devrait, de notre avis, ajouter à son propos, contrairement à ce qu'annonce ostensiblement la parole sainte, le fait selon lequel Dieu n'a jamais aimé tant le monde. Or, c'est ce qu'il ne dit pas. Cet égoïsme divin se manifeste encore par la manière pour lui d'avoir fait que ses voies soient complètement insondables. Nous subodorons qu'il l'a fait pour que l'homme soit seulement son image simple et non son alter ego, ce qui supprimerait son immensité et son mystère. Connaître ce que connaîtrait Dieu, serait ipso facto se mesurer à lui. Cacher le plan de l'histoire à l'homme est simplement exprès, ceci pour que la supériorité de Dieu soit sauvegardée.

Au-delà de cette forte action ou hégémonie de Dieu sur l'homme, comme l'affirme bien clairement le promoteur de la théodicée dans sa philosophie, il y a quand même à signaler la force des circonstances dans la totalité des événements du monde qui sont en mesure de faire que certaines choses ratent leur objectif de départ, fixé naturellement par l'étant supérieur. Si bouleversements historiques il y a, c'est que rien d'historique n'est à proprement parler linéaire. L'incertitude du fait historique aide à fragiliser et à rendre incomplète la théorie hégélienne de l'histoire. Il y a un moment où il peut même nous être permis de s'interroger sur la provenance de l'histoire, si l'on s'en tient au désordre parfois observé. L'histoire, même tracée, surprend parfois, à plus d'un titre.

L'histoire universelle peut apparaître comme un chaos d'événements fortuits. Dans l'ensemble, tout paraît se mêler comme dans les tourbillons d'un torrent. Cela n'en finit d'aller de confusion en confusion et de malheur en malheur, avec de courtes éclaircies de bonheur, des îles que le courant épargne un moment avant de les inonder elles aussi. C'est, pour reprendre une image de Max Weber, une route que le diable pave de valeurs détruites (K. Jaspers, 1981, p. 102).

En pensant que l'histoire est cachée à la réalité humaine, Hegel semble oublier les effets généraux du principe de la génération et de la corruption qui n'est rien d'autre que la force inébranlable du changement des choses. D'après les préceptes de ce



principe cardinal, rien et peut-être même absolument rien, ne demeure tel qu'il est. La force du temps finit par tout bouleverser et tout tordre. On ne peut pas à ce moment réussir à toujours cacher ce qui n'est, ni stable ni linéaire. Il y a quand même une petite faiblesse de cette théorie de la théodicée à ce niveau précis. Pour s'en rendre effectivement compte il suffit de considérer que si Dieu est le suprême maître des temps et des circonstances, cela revient également à croire et à penser qu'il est aussi le seul à être capable de les changer si nécessaire. Donc il peut toutefois les modifier ou les modeler à tout moment. Cela devrait aussi être révélé par le discours de Hegel, malheureusement. Cette loi du changement est d'ailleurs proclamée pompeusement par Héraclite dans l'Antiquité : « Nous nous baignons et nous ne nous baignons pas dans le même fleuve » (Héraclite, fragment 12, cité par J. Voilquin, 1964, p. 75). Si l'histoire est bel prédéfinie par la divinité et pratiquée par l'homme qui lui, est sujet au principe du changement, il est possible qu'elle se réalise un jour, comme tout le contraire de son projet. Face à cette incertitude du fait historique affirmée, la théorie hégélienne reste néanmoins à revisiter, sans qu'elle soit détruite.

C'est pour autant dire que l'imperfectibilité dans laquelle Dieu nous a contraints peut faire que l'histoire, programmée par lui, puisse malgré tout, perdre sa planéité. Nous sommes imparfaits et ce que nous faisons ne peut qu'être imparfait, même si cela est prédéfini par plus que nous.

3-La théorie hégélienne de l'histoire : une ontologie déguisée du stoïcisme

Il suffit de lire entre les lignes la théorie hégélienne de l'histoire pour comprendre qu'elle n'est pas sans rappeler les principes de base de la doctrine stoïcienne. De la présence et de la puissance de Dieu qu'exalte Hegel à la présence et la puissance de la Nature en tout que célèbre le stoïcisme, il n'y a à proprement parler qu'un pas. Si Dieu est à la manœuvre en tout réglant depuis le haut des cieux, la Nature créatrice telle que les Stoïciens l'appellent, elle aussi, est l'instance sous la direction de laquelle tout se décide et s'accomplit.

Cette théorie n'est distante en rien du stoïcisme en tant qu'il est panthéisme car celui-ci est une conception qui assimile Dieu au monde. Si Hegel pense que l'histoire est entièrement gouvernée par la présence divine, le stoïcisme le précède dans la mesure où et pour autant qu'il affirme que Dieu se confond véritablement au monde. Pour le stoïcisme et par voie de conséquence, pour le panthéisme, en concevoir un qui soit distinct du monde, comme l'estime malheureusement le théisme, n'est qu'une façon de réduire, voire de supprimer son infinité car Dieu plus l'univers crée ferait, à ce moment-là, plus que lui-même. Les êtres finis ne sont aucunement ses créatures, mais en sont plutôt des parties. L'homme est une partie de ses parties, son âme n'est qu'un rayon de la Pensée infinie et son corps un petit fragment de l'entendu infinie. Si tel est le panthéisme, il faut donc dire que le stoïcisme en est une forme non moindre. Et si tel est effectivement le stoïcisme, il faut aussi conclure que la philosophie

hégélienne de l'histoire, fondée sur l'omniprésence et l'omnipuissance de Dieu et qui décrit l'homme comme passif, est liée à lui car un stoïcien est un homme, un sage qui vit en conformité parfaite avec la Nature. De la même manière que chez Hegel l'homme subit sans défense aucune l'histoire qui ne dépend nullement de lui, de la même façon dans le stoïcisme, l'homme se confond avec la Nature et n'a aucun moyen de s'en extraire et de s'en éloigner. Leur art de vouloir tout supporter vient exactement de là. Chez ce philosophe, les hommes devraient suivre en spectateurs le cours imperturbable de l'histoire, dans le stoïcisme, ils doivent chercher toujours à créer en eux-mêmes un équilibre, en évitant toute forme de contradiction avec la parfaite nature.

Faire l'histoire, c'est assister à l'accomplissement du destin et, ce qui revient au même, être stoïcien, c'est savoir obéir à l'ordre établi par la nature des choses elle-même. Pour cette doctrine, le monde est gouverné par les dieux ou par la Nature et que par conséquent tout ce qui arrive est sans appel. La similitude entre la théodicée hégélienne et le stoïcisme advient à partir du moment où la sagesse stoïcienne consiste à prendre ce qui advient dans l'univers comme ce qui ne peut, en aucune manière, être refusé. Tout étant réglé d'avance, la sagesse stoïcienne nous enseigne de s'en familiariser afin de ne pas en subir en quelque sorte le poids. Quelle différence faire entre le contenu de la philosophie hégélienne de l'histoire en tant que théodicée et cette assertion de Marc-Aurèle (1964, p. 44) : « Les œuvres des Dieux sont pleines de providence ; celles de la Fortune ne se font pas sans la nature ou sans être filées et tissées avec les événements que dirige la Providence. Tout découle de là. De plus, tout ce qui arrive est nécessaire et utile au monde universel, dont tu fais partie » ? Presque aucune.

L'histoire chez Hegel se réalise sans aucun accro. Bien avant lui, chez les stoïciens, il suffit de suspendre tout jugement, de considérer tout ce qui arrive comme étant nécessaire, ceci pour être entièrement libre. En fait, nous ne sommes esclaves que lorsque notre esprit porte une opinion sur les événements. Extérieure aux situations elles-mêmes, notre souffrance ne termine que par la mort des opinions que nous en faisons. C'est la raison pour laquelle Marc-Aurèle (1964, p. 139) écrit : « Si tu t'affliges pour une cause extérieure, ce n'est pas elle qui t'importune, c'est le jugement que tu portes sur elle. Or, ce jugement, il dépend de toi de l'effacer à l'instant ». Juger c'est au fond vouloir secrètement de la possible métamorphose des événements, ce qui est pourtant impossible car les faits, comme l'histoire dont on parle, ne sont que ce qu'ils sont et ne peuvent, en aucune manière, être dénaturés.

Les différents rapprochements entre les deux théories sont fondés en raison par le fait que le stoïcisme conseillait, bien avant, de jeter au loin le jugement, étant donné le caractère fatal des événements et ainsi respecter l'ordre naturel des choses. Après avoir établi que les événements ne sont que ce qu'ils sont et ne peuvent en aucun cas être



modifiés par une quelconque volonté des hommes, le stoïcisme pense que ceux-ci ne sont en paix que lorsqu'ils respectent scrupuleusement leur ordre, comme les hommes assistent sans pouvoir au déroulement de l'histoire qui les dépasse et les surplombe. Les hommes sont des acteurs inconscients de leur histoire, dicit Hegel, parce qu'ils n'ont aucun pouvoir sur les choses dites celles qui ne dépendent pas de leur agir, dicit le stoïcisme en général. L'histoire ne dépend donc pas de nous. Or, on ne respecte l'ordre naturel des choses qu'en évitant autant qu'on peut, de désirer celles qui ne dépendent pas de nous et de vouloir qu'elles se produisent, comme nous voulons qu'elles se produisent. Si ces choses sont vouées au caprice des hommes qui en ont bien entendu le pouvoir, l'histoire à son tour est vouée au caprice de Dieu. Dans ce cas, il suffit d'avoir bien compris cette théorie stoïcienne pour pénétrer en toute facilité le message que voudrait bien véhiculer Hegel dans sa théorie. L'histoire est donc une des choses qui ne dépendent pas de nous. « Les choses qui dépendent de nous sont par nature libres, sans empêchement, sans entraves ; celles qui n'en dépendent pas inconsistantes, serviles, capables d'être empêchés, étrangères » (Epictète, 1964, p. 207). Tout ce qui s'accomplit dans la vie de l'homme est proprement indiscutable, de même l'histoire des événements.

Avec l'histoire comme ce qui vient de la magistrature divine, nous sommes obligés de tout subir, pour être totalement et toujours libres, face aux faits de l'univers, nous sommes contraints de tout accepter, même naïvement. Et l'histoire et le monde sont complètement rationnels et tout en eux ne peut être gêné par aucun moyen. Ce qui est très surprenant, c'est que, Hegel qui est postérieur à ces théories antérieures, ne fait aucune mention de ces ramifications qui sont beaucoup instructives. Pourtant, il pouvait et même devrait le faire avec franchise.

Conclusion

Avec la théorie hégélienne de l'histoire, nous venons de comprendre une chose : l'histoire surpasse l'homme en qui et pour qui elle s'exécute. Mais, cette théorie surpasse à son tour Hegel lui-même. Pour une raison toute simple. C'est qu'il n'est qu'un simple continuateur. Les différentes ramifications et similitudes que nous avons trouvées entre elle et l'ancienne doctrine stoïcienne nous ont permis de le dire véhément. Elle n'est pour ainsi dire qu'un palimpseste sous lequel on trouve écrite toute la substance de la philosophie de l'Ecole du Portique. Cela est donc le témoignage de la vérité suivant laquelle toute philosophie, quelle qu'elle soit, est une reconduction transfigurée d'une autre qui la fonde. En philosophie au fond, ce ne sont que des concepts fondamentaux qui diffèrent, pas le fond réel des idées.

Si l'histoire est, dit Hegel, cachée à l'homme, c'est bel et bien Dieu lui-même qui fait que l'homme en soit détourné ainsi, ce qu'il ne précise nullement. Cela a peut-être un but inavoué : garder la supériorité sur la totalité de l'existence ? C'est parce qu'elle est effectivement cachée de la sorte que les stoïciens, devanciers de Hegel sur ce point,

conseillaient de l'accepter et de ne pas, en aucune façon, prendre les événements comme étant contingents, mais comme s'accomplissant de manière nécessaire. On ne peut donc pas croire que la philosophie hégélienne de l'histoire ne dérive pas de la philosophie stoïcienne.

Ainsi, nous ne trouvons en principe, aucune contradiction entre l'exigence stoïcienne de tout accepter sans rechigner, et la rationalité de l'existence que pompe Hegel. Et, tout ce que l'homme ignore de lui-même et de l'histoire dont il subit le cours imperturbable est retiré de son intelligence par Dieu lui-même qui sait ce qu'il a fait.

Références bibliographiques

- BOSSUET Jacques-Bénigne, 1961, Discours sur l'histoire universelle, in Œuvres, édition de l'abbé Velat et Yvonne Champaville, coll. La Pléiade, Paris, Gallimard
- EPICTÈTE, 1964, Manuel, tr. f. Mario Meunier, coll. G.F., Paris, Flammarion
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1987, Leçons sur la philosophie de l'histoire, tr. f. J. Gibelin, coll. Bibliothèque des textes philosophiques, Paris, Vrin
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1996, Leçons sur la philosophie de la religion, tr. f. Pierre Garniron, Paris, PUF
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1965, La raison dans l'histoire, tr. f. Kostas-Papaioannou, coll. 10/18, Paris, UGE
- HERDER Johann Gottfried, 1962, Idées pour la philosophie de l'histoire, tr. f. Max Ronché, Paris, Aubier
- JASPERS Karl, 1981, Introduction à la philosophie, tr. f. Jeanne Hersch, coll. 10/18, Paris, Plon
- Leibniz Gottfried Wilhelm, 1991, La monadologie, coll. Livre de poche, Paris, Librairie Générale Française
- Marc-Aurèle, 1964, Pensées pour moi-même, tr. f. Mario Meunier, coll. G.F, Paris, Flammarion
- VICO Giambattista, 1963, Principes de la philosophie de l'histoire, tr. f. J. Michelet, Paris, Armand Colin
- Voilquin Jean, 1964, Les penseurs grecs avant Socrate, Paris, Garnier-Flammario.